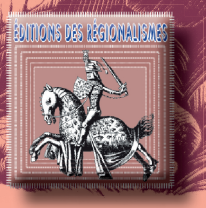
HENRI QUEFFÉLEC

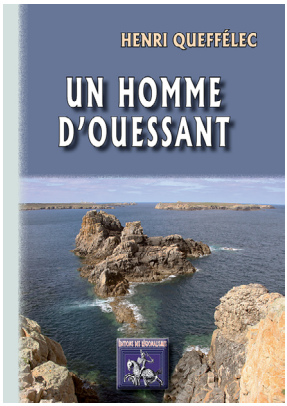
BOIS GRAVÉS DE JEAN CHIÈZE

UN HOMME D'OUESSANT

PRÉFACE D'ERIC AUPHAN



Même auteur, même éditeur :



Spécial remerciement
à Eric Auphan
et André Miniou,
sans lesquels
cette édition
n'aurait pu se faire.



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain
Pour la présente édition :
© EDR/ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES ™ — 2013/2018
EDR sarl : 48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.8240.0012.1

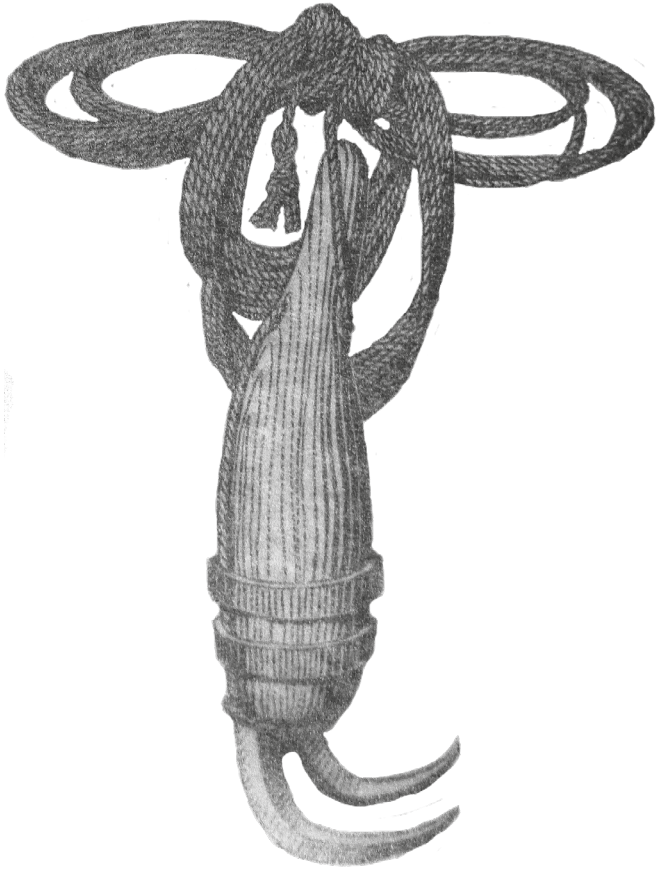
Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

HENRI QUEFFÉLEC

UN HOMME D'OUESSANT

BOIS GRAVÉS DE JEAN CHIÈZE

ÉDITIONS DES RÉGIONALISMES



AVANT-PROPOS

Qui veut comprendre les îles du Ponant aujourd'hui ne peut faire l'impasse sur leur histoire et leur géographie si particulières. À ce titre, les meilleurs témoignages littéraires sur la vie dans ces petits mondes insulaires sous l'Ancien Régime et la Révolution nous sont offerts par l'écrivain brestois Henri Queffélec (1910-1992). Ce grand connaisseur des « travailleurs de la mer » y situa en effet l'action de trois de ses romans les plus célèbres.

Aux habitants des îles les plus déshéritées, la mer fournit une manne les jours de grande tempête, sous la forme des épaves que les flots en furie jettent sur leurs rivages. Ce thème de la récupération des débris, dans ses aspects historiques aussi bien que moraux, Queffélec l'aborde avec bonheur dans son deuxième roman insulaire, *Un homme d'Ouessant*, paru en 1953, il y a tout juste 60 ans [(1)]. Les années 1950 furent pour l'auteur celles de la consécration de son talent, et cette œuvre avait été très attendue. Cette fois-ci, la période historique est clairement définie. Nous sommes en 1783, alors que la guerre d'indépendance américaine vient de prendre fin. Rousseau et Voltaire sont morts cinq ans plus tôt. Ils ont laissé une postérité intellectuelle immense. Diderot et Condorcet ont pris la relève et les idées nouvelles se propagent à travers le royaume. L'ancienne mentalité chrétienne, qui a servi d'idéologie officielle à la monarchie, se désagrège : Paul Hazard note que beaucoup de Français qui en 1715 encore pensaient comme Bossuet pensent désormais comme Vol-

(1) Queffélec (Henri) : *Un homme d'Ouessant*, Mercure de France, 1953, 216 pp., 19 cm, rééditions Club Français du Livre, 1961, 266 pp., 21 cm, Presses de la Cité, 1964, 222 pp., 21 cm, Le Livre de poche, 1968, Gallimard, Folio, 1974, 224 pp., 18 cm (les pages mentionnées pour les citations dans cet avant-propos sont celles de la présente réédition) et dans *Les romans des îles*, Omnibus, 2005, pp. 123 à 224

taire [1]. Mais cette littérature ne sort guère des loges maçonniques, des « cafés », des manoirs ou des presbytères. Du haut de leurs falaises aspergées d'écume par une mer qui bouillonne sans trêve, sur une lande balayée par un vent furieux, les Ouessantins n'ont cure ni de l'aigle de Meaux ni du patriarche de Ferney. Ils professent sans état d'âme le catholicisme jansénisant d'Ancien Régime, mâtiné de vestiges du paganisme celtique [2]. Ils veillent sur leurs étroits jardins ménagers, sur leurs moutons empiquetés deux par deux au « troëll » et tendent de lourds filets de corde sur leurs pauvres toits de chaume pour les consolider à l'approche des bourrasques. Mais ils ont versé leur sang pour aider les Américains à conquérir leur liberté et savent comment ces derniers se sont affranchis des exigences fiscales du pouvoir anglais au cours d'une scène mémorable sur un sloop amarré aux quais de Boston. C'est un exemple qui ne peut manquer de faire son chemin dans leurs frustes esprits.

Avec la minutie dont il est coutumier, Queffélec dépeint de façon réaliste cette société ouessantine des dernières années de l'Ancienne Monarchie. Il offre ainsi un terrain déjà balisé à l'investigation historique [3].

Dans *Un homme d'Ouessant* comme dans *Un recteur de l'île de Sein*, le personnage central est un homme. Laurent Brenterch, connu sous le surnom de « Miserere », est un « Américain », qualificatif sous lequel on désigne les matelots vétérans de la guerre d'indépendance américaine.

(1) Voir Hazard (Paul) : *La pensée européenne au XVIII^e siècle. De Montesquieu à Lessing*, Fayard, 1946.

(2) le roman met en scène la Veuve Julie Keromnès, la « sorcière de Feunten Velen », qui se livre à des pratiques de magie (voir pp. 68 et suivantes).

(3) « *La guerre d'Amérique... avait dépeuplé l'île. Des hommes hardis, vigoureux et fidèles, que la marine avait prélevés pour ses équipages, un grand nombre n'étaient pas revenus... À sa spécialité des moutons noirs, Ouessant, désormais, en joignait une autre : les veuves de matelots, le tiers-ordre des sœurs de l'Infélicité Marine... Presque toutes les maisons pleuraient un mort sans sépulture, époux, fils, père, gendre* » (p. 14). « *Six années pleines, à la dernière fête de la Vierge, qu'Augustin Méar était parti de l'autre coté de la mer chercher le boulet qui lui romprait la tête ! Quatre années à la future Saint-Jean que son parrain, le vieux Lhostis de Kernenen, avait porté au cimetière sa petite proëlla !* » (p. 27).

Riche de l'expérience de ses voyages, il cherche à améliorer les rendements des maigres cultures ouessantines : il donne l'exemple en plantant des pommes de terre dans son lopin du « Clos l'Évêque ». Dans sa chaloupe, il a remonté la rivière de Châteaulin pour gagner le manoir d'un gentilhomme, un compagnon d'armes qu'il a secouru dans la Chesapeake. Cet officier retiré du service lui fournit des semences ainsi que du bois de chauffe et de charpente pour les Ouessantins. Mais Laurent, qui héberge le matelot Jean Scouarnec, se comporte en célibataire endurci, une attitude qui compromet l'avenir démographique d'une île où la surpopulation féminine atteint un seuil critique. Chapitré par le recteur, M. Hamon, menacé d'être mis au ban de la communauté, il se pliera après mûre réflexion au sort commun et finira par céder aux avances matrimoniales de sa voisine Françoise Méar, une veuve chargée de famille [(1)].

Ainsi Miserere consent finalement à prendre la place qui lui revient dans la communauté insulaire ancestrale : il rappelle en cela Thomas Gourvennec, le « recteur de l'île de Sein » (comme ce dernier, il sait lire). Mais il s'identifie aussi à François Guillerm lorsque par une mémorable nuit

(1) Le roman débute par ces phrases puissantes : « *L'île où tu es né, c'est là que tu dois vivre. On peut t'obliger à partir, il faudra que tu reviennes. L'eau de ton baptême a été fournie par le ciel au-dessus de ces falaises et, durant que ta mère te portait, les voilà ces brisants qui ont plusieurs fois soutenu le choc de la tempête, ces rochers, ces herbes rases sur lesquels a glissé la brume. Respire : ne reconnais-tu pas l'odeur de cet air ? Marche : la peau de tes pieds a-t-elle oublié ce sol ? Contemple : y a-t-il parmi ces moutons une bête étrangère qui ne sache pas se protéger du vent ? Écoute : le hennissement des chevaux, la chanson des moulins, la clameur des vagues de la marée montante, ne sont-ils plus les mêmes ? Ne dis rien. Des enfants nés de ta chair courront aussi dans les limites de cet espace et, lorsque les enfants de tes enfants commenceront de songer au mariage, toi tu seras allé dormir dans une de ces vieilles tombes. Les forêts américaines, les rivières américaines, les montagnes américaines, laisse tout cela sur le vaisseau du roi avec les armes et la poudre. L'homme ne doit pas employer des mots que ses parents ne puissent comprendre. Tu as fait la guerre, navigué sur les océans, fort bien : calfeutre-toi dans cet horizon qui t'attend avec les mille repères lentement choisis par tes yeux. Les hauteurs de la mâture, le roulis dans l'entrepont, oubliés. Que les us et coutumes d'une île qui existait avant les premières escadres t'enveloppent. Grande et admirable, c'est ainsi que tu la verras désormais, dans sa misère et dans sa solitude* » (pp. 11 et 12).

d'équinoxe [1], l'*Arthémise*, barque pansue de Nantes ou de Bordeaux, lourde de denrées pour les hanses, dérivant dans le Fromveur, est drossée sur les récifs d'Ouessant [2]. Sans se disperser en vaines spéculations, il conduit les îliens vers le navire en perdition coulant bas et déjà abandonné par son équipage. Il s'agit d'arracher aux vagues et aux courants le plus de richesses que l'on pourra en trompant la vigilance du surveillant des bris, Simon Fourn, et celle des Molénais, toujours aux aguets. Mais le garde-côte est l'époux d'une Ouessantine qui, par solidarité avec les siens, lui a administré une tisane soporifique. De son côté, le recteur, conscience morale de l'île, s'est assoupi sur son bréviaire (il recevra d'ailleurs une part du butin sans l'avoir sollicitée) [3]. Les Molénais ont repéré le bâtiment en dérive, mais le canot qu'ils ont poussé à la mer pique encore du nez dans les lointains. Voyant la partie perdue,

(1) « *Belle, poignante, féconde nuit. La tempête hurlait sur l'île et sur la mer. Par toutes ses pierres, toutes ses fontaines, tous ses lichens, toutes ses herbes rases. Ouessant comptait les coups et observait. Les aiguilles de roche, les surplombs, les abrupts, les filons de glaise, les noyaux de silex et les coulées de cailloutis, les bernicles dures et les laminaires, les fucus et les varechs, les galets bleus et les galets jaunes, les racines de bruyère et les feuilles de trèfle, attendaient. Le réseau des courants, des récifs et des écueils était en place, avec ses éléments fixes et ses éléments mobiles. Une forteresse qui a éteint ses lampes et qui surveille, une araignée silencieuse, une pieuvre, une étoile de mer, Ouessant figurait tout cela. Organisation humaine, végétale et minérale aux fins et innombrables rouages qui se protégeaient les uns les autres contre les attaques étrangères... Ce qui approchait là-bas et sans pouvoir sonder les oubliettes de la nuit, se hâtait vers son avenir, trouverait ici des roches qui ne s'évanouissaient pas, réelles, puissantes, et sûres. Dans les abordages, on n'en avait jamais vu qui fussent défaites ! La falaise et le récif d'Ouessant ouvraient les bateaux en deux, comme des huîtres. « Une belle nuit », jeta enfin Miserere. Jean Scouarnec lâcha un ricanement : « Une belle nuit... pas pour eux ! ». « Non, pas pour eux », répondit le chef de la nuit avec un rire lourd* » (p. 115).

(2) Quefflélec s'est vraisemblablement inspiré d'un naufrage véritable survenu dans les eaux molénaises en 1779, celui de la frégate anglaise l'*Aréthuse* : entre l'événement historique et le récit de fiction, on relève en effet une troublante similitude dans le nom du navire et dans le lieu, la date et les circonstances de la catastrophe. Voir à ce sujet Olier (François) : « *L'Aréthuse* à Molène », revue « Les Cahiers de l'Iroise », n° 4, Brest, 1982, pp. 233 et 234. A noter que vingt ans plus tard, Queffélec racontera le naufrage véritable du paquebot anglais *Drummond Castle* dans les mêmes eaux en 1896 (voir *Les îles de la miséricorde*, Presses de la Cité, 1974).

(3) Dans la cure, « *il y avait dans un coin le coffre d'un Hollandais, sur le mur du fond un crucifix anglais, sous la table des tabourets espagnols. Et la table sortait d'un Rochélois, le fauteuil d'un Bordelais* » (p. 27).

ils se résigneront à virer de bord. Les Ouessantins vont pouvoir vaquer en paix à leur activité de repêchage. Les différends particuliers entre îliens sont oubliés au profit de l'intérêt général. Dictée par l'instinct de conservation, la communion des hommes et des femmes tendus vers un même but représente un des temps forts de la sociabilité insulaire.

Avec Laurent Brenterch, dit Miserere, Queffélec a composé une personnalité ambiguë. Cet ancien de la « Royale » est solidaire de tous les gens de mer pour lesquels il éprouve un sentiment de fraternité. Il lui arrive de servir de pratique aux navires en difficulté dans les chenaux du Four et de la Helle. Ayant aperçu au large un brick qui louvoie péniblement et a hissé la flamme à losange bleu (la lettre S) pour demander un pilote, il répond : *« J'arrive »* (1). Mais il ne peut ignorer l'aubaine que représente un naufrage pour la communauté ouessantine, qui vit alors dans le dénuement le plus extrême (2).

Il est également déchiré entre son attachement viscéral à son île natale (il sait qu'il ne pourra repousser indéfiniment les invites des femmes en quête de mari) et son profond désir de changement, son aspiration à des conditions de vie plus humaines (ce qui le pousse à regarder vers le continent).

Chrétien sincère, il n'hésite pas à invoquer l'enseignement du catéchisme du diocèse de Léon à l'appui de la pratique du pillage des épaves, peut-être illégale, mais certainement pas immorale. La thèse et l'hypothèse selon la philosophie thomiste. Nourrir les affamés n'est-il pas une vertu théologale, ou plus simplement un devoir de charité ? Ainsi raisonne cet homme simple qui n'a pas lu une ligne de Thomas d'Aquin. Son esprit s'insurge contre les

(1) « *Miserere, qui avait distingué... en mer... un brick louvoyant flamme hissée pour demander un pilote, avait répondu :* « J'arrive » (p. 51).

(2) « *Fais que leur bateau contienne beaucoup de choses et qu'on puisse les attraper... Fais que la mer ne gâte pas la farine et que les courants n'emportent rien sur Molène* » (p. 124).

rigueurs administratives et il reste sourd à toute autre logique que la sienne. Son discours plonge sans doute le recteur Hamon, plus familier que lui du « docteur angélique », dans la plus grande perplexité [1]. Miserere incarne dans sa personne toute la complexité des relations entre les îles de l'Armor et le continent, puisque les communautés insulaires acceptent les ressources fournies par la grande terre tout en rejetant un quelconque lien de sujétion.

Un homme d'Ouessant s'inscrit parmi les grands romans insulaires français du XX^{e} siècle. Il n'était plus disponible en édition de qualité depuis 50 ans, et les bois de Jean Chièze (dans la version *illustrée*) étaient devenus introuvables, même pour les bibliophiles.

Le graveur ardéchois Jean Chièze (1898-1975) connaissait bien Ouessant. Il a rédigé une plaquette qu'il a lui-même illustrée : pour cet homme du terroir, l'envoûtement marin a opéré, et *Finis Terrae*, préfacé par son ami Henri Queffélec et diffusé hors commerce en 1960, se révèle un témoignage somptueux [2]. En peu de mots, l'artiste démontre qu'il a senti et compris « les terres du bout de la Terre ». Il termine en écrivant : « *En manière de conclusion, je vous affirme que l'on ne va pas à Ouessant n'importe comment et que l'on n'y revient pas sans raisons valables. Ceux qui ne sont pas dignes de l'île en reviennent tous dépités. Aller à Ouessant relève d'une mystique et d'une nature particulière. C'est par l'île de Sein que j'ai découvert le chemin d'Ouessant. J'avais et j'ai toujours le sentiment que Sein est surtout une île pour romancier, car chacun sait qu'elle est fort exiguë et que les passions humaines sont en proportion inverse de la superficie des îles habitées. Mais à Sein il y a cependant la*

(1) « Vous interdisez les épaves et vous voulez qu'on se marie? Y a pas de raison. Les chrétiens n'ont pas été mis sur la terre pour manger des cailloux et boire de l'eau salée » (p. 41).

(2) Chièze (Jean) : *Finis Terræ, notes sur Ouessant écrites et gravées par l'auteur*, avec une préface d'Henri Queffélec, Union Latine d'Editions, 1960, n. p., format oblongue 14 x 31 cm, réédition Ed. des Régionalismes, Cressé, 2013, 110 pp., format carré 21 x 21 cm ; voir aussi Chièze (Jean) : «Croquis ouessantins», revue «Les Cahiers de l'Iroise», n° 2, Brest, 1966, pp. 96 à 101.

notion des grandes solitudes que nous avons peu à peu cessé de concevoir. Il y a le "bout du monde" de Plazza-School [1] *et ses grèves corrodées par les fureurs millénaires de la mer. Il y a sur ces grèves des lambeaux d'épaves livrées à la démolition de Dieu. Ce sont ces solitudes qui m'ont poussé à connaître aussi celles d'Ouessant...* ».

Voici les mots que l'éditeur a ajoutés à la fin de l'ouvrage : puissent-ils vous donner envie de découvrir et offrir ce livre magnifique un demi-siècle plus tard.

« *Ces notes ont été terminées le dimanche 9 octobre 1960; voici la dépêche que les journaux ont publiée le lendemain :* « A Ouessant, le vent soufflait avec une telle furie que l'anémomètre de la station météorologique a été bloqué à son maximum, soit cent nœuds (185 kilomètres à l'heure). Dans l'île les trois quarts des toitures ont été endommagées. Celle de l'église aurait été complètement enlevée. Le petit calvaire de Saint-Nicolas a été abattu *». C'était le 8 octobre 1960. A 5 h 30 du matin, la fureur des vents, de tous les vents, s'est écrasée sur l'île et même les plus vieux marins n'ont pas compris la sauvagerie de la chose. Et c'est pour le premier janvier 1964 que l'Union Latine d'Editions vous offre, accompagné de ses vœux, cet album, réalisé avec amour par l'auteur et l'éditeur pour leurs fidèles amis* ».

Éric AUPHAN [2]

(1) Chièze, qui n'était pas bretonnant, a retranscrit phonétiquement (peut-être volontairement) le toponyme sénan énigmatique de «Plas ar Skoul» («l'endroit du milan»).

(2) Éric AUPHAN est professeur d'Histoire en classes préparatoires littéraires au lycée de Kerichen à Brest. Il est diplômé de Sciences Po Paris, agrégé de l'Université et docteur en Histoire. Sa thèse (publiée en 1998) portait sur *Les îles de la mer d'Ouest : Approche historique des sociétés insulaires de l'Armor d'après le témoignage de la littérature régionale*. Il participe au salon d'Ouessant depuis sa création en 1999 et a co-dirigé les trois volumes de la *Bibliographie des îles de Bretagne* parus en 2000, 2001 et 2002. Il est également président de l'*Association des Amis d'Henri Queffélec*. À ce titre, il a co-organisé les deux colloques internationaux consacrés à l'écrivain brestois en 1999 et 2010.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'île où tu es né, c'est là que tu dois vivre. On peut t'obliger à partir, il faudra que tu reviennes. L'eau de ton baptême a été fournie par le ciel au-dessus de ces falaises et, durant que ta mère te portait, les voilà ces brisants qui ont plusieurs fois soutenu le choc de la tempête, ces rochers, ces herbes rases sur lesquels a glissé la brume. Respire : ne reconnais-tu pas l'odeur de cet air ? Marche : la peau de tes pieds a-t-elle oublié ce sol ? Contemple : y a-t-il parmi ces moutons une bête étrangère qui ne sache pas se protéger du vent ? Écoute : le hennissement des chevaux, la chanson des moulins, la clameur des vagues de la marée montante, ne sont-ils plus les mêmes ? Ne dis rien. Des enfants nés de ta chair courront aussi dans les limites de cet espace et, lorsque les enfants de tes enfants commenceront de songer au mariage, toi tu seras allé dormir dans une de ces vieilles tombes.

Les forêts américaines, les rivières américaines, les montagnes américaines, laisse tout cela sur le vaisseau du roi, avec les armes et la poudre. L'homme ne doit pas employer des mots que ses parents ne puissent comprendre. Tu as fait la guerre, navigué sur les océans — fort bien : calfeutre-toi dans cet horizon qui t'attend avec les mille repères lentement choisis par tes yeux. Les hauteurs de la mâture, le roulis dans l'entrepont — oubliés. Que les us et coutumes d'une île qui existait avant les premières escadres t'enveloppent. Grande et admirable, c'est ainsi que tu la verras désormais, dans sa misère et dans sa solitude.

II

Ouessant, qui avait perdu ses nobles et appartenait tout droit à la couronne, qu'est-ce que c'était, Ouessant, pour le plus grand souverain du monde ? Un

point sur la carte, là-bas, encore plus loin que Brest, un déchet de continent sur lequel grouillaient les tempêtes.

Il y a de bons rois, il y en a de mauvais — Louis XVI était bon. Il avait seulement sa grosse tête trop pleine et il habitait trop loin. Sauf un coup de Dieu, jamais il ne débarquerait au Stiff ni à Lampaul et il ne passerait en revue les moutons et les chevaux de son domaine. Jamais il ne compterait lui-même les fours et les moulins, les parcelles d'orge, les prairies, les tourbières. Jamais les galets ronds, les hauts rochers gris, les courants, les vents, les récifs.

Mais quelle maison basse eût été digne de le recevoir ? Quelle galette de bouse, séchée au soleil de juillet le plus mat, de lui chauffer sa nourriture ? Dans quel bois l'inviter à courir le cerf, sous quel arbre puissant à rendre la justice ? Lui qui parlait des carpes de ses étangs, des raisins de ses vignes, des nids de ses ramiers, des frondaisons de ses châteaux...

Ou-es-sant, les trois syllabes avaient tout de même pénétré à Versailles par la grande porte, sans faire antichambre, car ils avaient été plus célèbres certains jours que le veule Trianon et ses canaux vaseux. Dans les parages de l'île exceptionnelle qui se nommait Ouessant le royaume de France n'avait pas couru en tablier rose jouer à la fermière, mais, les pieds sur les vergues et les yeux noirs de poudre, ramasser du péril et de la gloire. L'Anglais ne nous prendrait pas Ouessant comme Jersey et Guernesey. C'était ici que d'Orvilliers, du Chaffault et Guichen avaient mouché Keppel. Dans la houle de l'Iroise du Couédic avait trempé son nom. Lorsque la *Belle-Poule* rendait à l'*Aréthuse* coup pour coup, on peut assurer qu'en une secrète manière, Ouessant dirigeait sa canonnade. Sur les côtes bretonnes, toute opération menée contre l'Anglais était menée au nom d'Ouessant.

La gloire et les batailles navales, vues de loin, font beaucoup de fumée. Ouessant, qui mettait à la disposition du roi des courants et des récifs, des rivages et des hommes, avait contracté mariage avec la misère.



... l'île où tu es né, c'est là que tu dois vivre...

III

Dans le creux de Lampaul s'élevaient une quinzaine d'arbustes, réunis en un bocage malingre et redoutable. C'était un spectacle si extraordinaire. Nul n'aurait osé porter la main dessus. Pour ne pas être tenté, on ne les regardait pas, on taisait leur existence.

Des buissons d'épines, des landes, des genêts, des fougères, voilà toutes les forêts de la grande table irrégulière que les vents balayaient d'un revers de main. Pas de troncs pour tailler les barques et les meubles, pas de branches pour brûler dans les cheminées, porter des fruits juteux et des nids d'oiseaux, pas de feuillages pour arrêter la pluie, la bourrasque, le soleil. L'île reposait à même la sauvagerie du monde comme l'œuf de mouette sur la pierre de la grotte, le poisson dans l'épaisseur de la mer. Ses vraies fleurs, ce n'étaient pas le trèfle ou l'ail, le serpolet ni la marguerite, mais le noir laminaire plein de feux, la petite algue blanche, le fucus. Les ruines où le crachin s'égouttait parmi les herbes folles n'étaient pas son château, mais toute l'île Keller, placée à son flanc comme un baleineau immense, tout le récif aigu du Youc'h Korz. Les lapins mangeaient le goémon des grèves. Les moutons léchaient sur les pierres l'écume des embruns.

Qui voit Ouessant voit son sang, disaient les navigateurs.

En voyant leur île, été comme hiver, les habitants voyaient leur peine. Pour un trop grand nombre elle était devenue le pays de l'écuelle jamais remplie, des haillons, des enfants qui tendent la main. Était riche l'homme ou la femme qui cuisait le pain d'orge dans la cendre de tourbe ; qui chauffait une soupe sur un foyer de fumier sec, de goémons, de fougères.

La marine de France avait construit, sur le plus haut point de l'île, un phare, de cent vingt-trois marches, pour secourir les navigateurs que la nuit prenait dans le Four et dans l'Iroise. Bien que sa lumière, selon les racontars, eût été plusieurs fois confondue avec les Sorlingues, et ainsi eût causé des naufrages, pas un marin, donc pas un